

**Dimanche 14 octobre**

## **Jean 5, 1 – 17**

**Edmond Stussi**  
Strasbourg

Le texte s'inscrit dans la démarche de ceux du début de l'évangile de Jean : nous montrer que Celui qui marche dans les pas des hommes de son temps et du nôtre, est plus que sa simple figure historique. Derrière elle se profile mystérieusement la figure du Très Haut, qui parle à l'homme dès l'origine des temps et l'appelle à la vraie vie. Il est Celui vers lequel se tournent confusément tous ceux qui attendent et espèrent le Salut. Il est encore Celui qui leur répond et les sauve de la détresse et du désarroi.

Cette réponse n'est pas an-historique, purement spirituelle, comme celle que nous offrent trop souvent les gourous contemporains. Elle est une réponse qui s'inscrit dans la chair et l'histoire humaine. Elle n'est pas seulement matérielle, économique : « Prends ton lit et marche... », elle appelle parallèlement à la « réconciliation avec lui lui-même et avec Dieu : « Va et ne pêche plus... ».

Le récit s'inscrit dans un cadre historique et géographique, plein de détails. La piscine de Béthzatha, lieu où les pauvres hères de la société venaient traîner leur souffrance et chercher désespérément un peu d'espoir, lieu de souffrances visibles et invisibles accumulées. Il vaut la peine de s'arrêter un peu à cette scène poignante et de raconter l'attente quotidienne de ce pauvre type, marginalisé. Il vient là, dans la bousculade, toujours en retard du moment favorable où l'ange du salut descend du ciel et agite les eaux miraculeuses. Sur la scène des mirages, on ne se fait pas de cadeaux... ! C'est un spectacle de misère sans nom qui se déroule sous nos yeux. Aujourd'hui encore, dans la détresse, nous nous cramponnons à ce genre de fétus de paille, dans un extrême dénuement d'espérance.

Et voilà que se noue sous nos yeux un dialogue direct, vrai, et inattendu : « Veux-tu guérir ? » « Et comment donc... ! », doit se dire l'infirmes devant tant d'incurie. « Eh, Monsieur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau commence à s'agiter, et, le temps d'y aller un autre descend avant moi ! » Elle ne devait pas être grande la piscine, l'eau ne devait pas prévenir qu'elle allait s'agiter, et entre gens dans le malheur, on n'est pas toujours solidaires. Chacun pour soi, quand la manne tombe, chacun court au plus vite

Mais qui est-il cet homme, qui ne fait pas comme les autres, qui s'arrête, qui pose la question qu'il fallait poser ? Un homme parmi les autres, pour le moment un inconnu qui étonne. Et il n'en reste pas là. Il continue de plus bel et prononce des paroles d'une hardiesse, qui étonne et enfin ouvre une brèche dans la fatalité du désespoir, une parole qui depuis ce jour est devenue symbole du refus de la résignation : « Prends ton lit et marche... » Elle sera reprise, cette parole par les disciples qui suivront la voie ouverte, quelques mois plus tard, et pas n'importe où, mais sur les marches du Grand Temple, comme si elle interdisait les exercices

spirituels avant d'avoir été dite et exécutée: « prends ton lit et marche... ! » -Elle sera reprise, au cours de l'histoire par d'autres témoins, sous d'autres formes. « Et l'homme prit son grabat, il marchait ! »

Et maintenant, la grande explication : « Qui est celui qui t'a dit... ? » La scène est merveilleuse de réalisme. Qui donc a jamais osé défier le destin ? Qui donc se permet d'aller à l'encontre des pesanteurs séculaires ? L'homme n'en sait rien. Il s'en va avec son triomphal fardeau, heureux bénéficiaire d'une grâce qu'il ne comprend pas... qu'il n'a ni demandée, ni méritée !

Or, ce jour-là, c'est sabbat. Nul, à Jérusalem ne s'avise de se promener avec fut-ce une serviette sous le bras, moins encore avec un lit sur le dos. Très vite il est rappelé à l'ordre. « Il ne t'est pas permis de porter ton grabat ! ». La loi lui interdit de vivre sa libération. Et pourquoi ? Ah ! Piété et évangile ne coexistent pas toujours harmonieusement. L'aveuglement envers les autres peut quelquefois aller de pair avec les meilleurs sentiments religieux !

Notre homme, par contre, pressent qu'il a vécu un grand moment de bonheur et veut en remercier Dieu. Il monte au Temple pour ses ablutions et ses prières d'action de grâce. Voilà qu'il rencontre Jésus qui le salue: « Te voilà bien portant, ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire encore ! » Curieuses retrouvailles ! De quoi serait-il encore menacé ? N'a-t-il pas déjà assez donné ? La femme atteinte de perte de sang avait souffert 12 ans, lui trente huit. L'aveugle-né ne voyait pas depuis sa naissance, mais il était entouré par son père et sa mère. Le paralytique gisait aussi, misérable, sur sa couche, mais il se trouve quatre amis pour le porter à Jésus, lui jamais personne n'était là pour le porter... Alors, pourquoi cette remarque de Jésus ?

Il y a pire, semble-t-elle suggérer : l'endurcissement du cœur, son refus à la solidarité des autres, la séparation d'avec les autres et de Dieu, ce que l'évangile appelle le « péché ». De cela, nous sommes tous, un moment ou un autre les tristes victimes et l'avertissement de Jésus dans ce cas est de nature à nous tancer. De cela cette curieuse salutation au paralysé de Betzatha peut nous sauver et nous grandir spirituellement, nous ouvrant ainsi une fenêtre vers Dieu.

Jean, le visionnaire, apporte un dernier éclairage à l'épisode. Dommage que le plan de lecture ne l'ait pas intégré dans son découpage, mais rien en nous empêche de lire plus loin : « Mon Père, jusqu'à présent, est à l'œuvre et moi aussi je suis à l'œuvre ». Je compléterai volontiers par une très belle phrase de Saint-Paul : « Nous sommes ouvriers avec le Christ ».